

Chant 23

Pénélope – Euryclée : une reine s’amuse

Le mari a réalisé son exploit ; l’épouse entre à nouveau en scène.

Premier moment : Euryclée, montée dans la chambre de Pénélope, la réveille et lui annonce ce à quoi elle aspirait chaque jour : « Ulysse est arrivé dans sa demeure ». Premier étonnement de l’auditeur : la reine exprime de l’incrédulité : la nourrice a l’esprit dérangé. Si cela avait été une autre servante qui l’eût tirée de son sommeil, le plus agréable depuis qu’Ulysse est parti pour Ilion-de-malheur – l’aède avertit aussitôt son auditoire que Pénélope feint l’incrédulité – elle l’aurait renvoyée dans le *mégaron* de verte façon. L’image du rêve, venue d’en haut, est une messagère plus agréable que la porte-parole venue d’en bas en faisant du tapage dans l’escalier. La première suscite une illusion, source d’oubli et de réconfort temporaire contre les déceptions du vécu ; la seconde reconduit brutalement à la conscience du réel en tant que démenti du rêve. Euryclée dit la même chose que ce que disait le rêve : ce qu’elle dit n’est qu’un rêve, qui n’en a pas le charme. La vérité de l’image est dans la force de sa séduction. Maître Désir règne dans le domaine de Maia.

Vers 26-28

οὐ τί σε λωβεύω τέκνον φίλον ἀλλ’ ἔτυμόν τοι
ἦλθ’ Ὀδυσσεὺς καὶ φοῖκον ἰκάνεται ἰὼς ἀγορεύω
ὁ ξένρος τὸν πάντες ἀτίμων ἐν μιεγάροισι.

Euryclée proteste de sa véracité : « Réellement, *Odusseus* est arrivé : *c’est l’étranger* que tout le monde insultait dans le *mégaron* ». C’est donc bien le mendiant avec qui l’épouse avait eu cette longue conversation la nuit précédente, dont elle entend prononcer maintenant le nom qu’elle s’était en vain efforcée d’obtenir en tentant de circonvenir son interlocuteur. Les larmes jaillissent des yeux de Pénélope, profondément soulagée (*ἐχάρη*). Euryclée a prononcé le nom d’« *Odusseus* ». Le mari revenu, à l’issue du combat, ne s’est pas fait reconnaître comme *Olutteus*, semble-t-il. A la relecture de la fin du récit du combat, il nous apparaît, à nous lecteurs, qu’aucun des personnages à qui il s’adressait alors et qui lui répondaient ne l’a interpellé de son nom, comme s’il leur était tabou. Certes, peut penser Pénélope, son mari n’a pas demandé qu’on l’appelle *Olutteus*. La vieille servante lui donne le nom qu’elle lui donnait autrefois. Mais ce nom ne serait-il pas un masque ?

Immédiatement, Pénélope contrôle sa réaction affective, fait mine de prendre la servante dans ses bras pour s’épancher, et, sans crier « gare ! », la surprend en formulant un doute : « *Odusseus* » ? « L’étranger / l’hôte, c’était *Odusseus* ? » Vraiment ? Elle aimerait bien comprendre comment il a fait pour prendre d’assaut le *mégaron* où les Prétendants étaient restés groupés ? Comment a-t-il pu « plaquer sa main » sur eux, qui formaient un groupe compact (*οἱ δ’ αἰρὲν ἀφολλέες ἔνδον ἔμμυνον*) alors qu’il était seul (vers 38) ?

La nourrice n’a pas été témoin de ce qui s’est passé : l’essentiel, c’est qu’Ulysse est revenu et qu’il a fait payer aux prétendants leurs exactions. Elle l’a vu après le combat : *εὖρον Ὀδυσῆα μετὰ κταμένοιισι νέκυσσι / ἑσταότα* (45-6). « Je l’ai trouvé (après le combat, quand j’ai été appelé dans le *mégaron* avec les autres servantes) – c’était *Odusseus* ! – debout au milieu des cadavres des hommes qui avaient été tués. » Que Pénélope la suive : après qu’ils se sont repus de tant de malheurs, ils pourront enfin partager le même festin entre époux.

Deuxième moment : quelle reconnaissance d’*Odusseus* la nourrice médiatise-t-elle ? Celle qu’elle déduit de sa qualité de guerrier de la race des héros : il est sorti vainqueur

d'un combat contre toute une troupe ! C'est le digne émule d'un Bellérophon ! Pénélope ne se laissera pas éblouir par ce genre de preuve (23, 62-68) :

« Eh bien la vérité de ce que tu racontes ne repose pas sur ce que tu me suggères,
Mais celui qui a tué les prétendants orgueilleux, c'est un Immortel,
Qui leur refusait de satisfaire à leur démesure, source de tourments, et à leurs vils exploits.

Car ils ne respectaient aucun des hommes peuplant la terre,
Ni vilains, ni nobles, quels qu'ils fussent à venir à portée de mains.

Ainsi ils ont subi le malheur que leur a valu leur désir insatiable. *Odusseus*, pour sa part,

A été égaré dans son voyage de retour, loin de l'Achaïe : il s'est perdu lui-même. »

Ulysse, proteste Euryclée, est là, près de son foyer. La vieille servante poursuit (73-83) :

ἀλλ' ἄγε τοι καὶ σῆμ' ἀριφραδὲς ἰάλλο τι φείπω
ὄλφην τὴν ποτὲ μιν σῶς εἴλφασε λευκοὶ ὀδόντι·
τὴν ἀπονίζουσα φρασάμην ἔθελον δὲ σοὶ αὐτῇ
φειπέμεν· ἀλλὰ με κείνος ἴφελὼν ἐπὶ μάστακα χερσὶν
οὐκ εἴφα φειπεῖν πολυκερδείησι νόοιο.
ἀλλ' ἔπευ· αὐτὰρ ἰεγὼν ἐμέθεν περιδώσομαι αὐτῆς
αἶ κέν σ' ἐξαπάφω κτεῖναί μ' οἰκτίστῳ ὀλέθρῳ. »
τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα περίφρων Πηνελόπεια·

« Eh bien, je t'en dirai *une autre* marque de reconnaissance, fort bien lisible,

La cicatrice (de cette blessure) qu'autrefois un sanglier a enfoncée de sa blanche défense.

Elle m'a été clairement perceptible lorsque je l'ai lavé ; j'ai voulu te la dire
A toi-même, mais celui-là, m'enlevant de ses mains le morceau dans la gorge,
Ne m'a pas laissé le faire : il avait en vue un gain bien meilleur.
Eh bien ! Suis-moi ! S'il s'avère que je t'ai trompée, je t'accorderai
De me faire périr de la mort la plus misérable ! »

En guise de réponse, avant de lui proposer de descendre pour « voir les prétendants morts et, là même, celui qui les as tués » (v. 84), Pénélope lui adresse un propos quelque peu sibyllin (v. 81-82) :

« μαῖα φίλη χαλεπὸν σε θεῶν αἰφειγενετάων
δήνέα φέρρυσθαι* μάλα περ πολύφιδριν ἐοῦσαν·
ἀλλ' ἔμπης ἴομεν μεγαρόνδε περ ἰόφρα ρίδωμαι
(*je corrige « mon enfant » par « dans le mégaron »*)
ἄνδρας μνηστῆρας τεθνηφότας ἠδ' ἰὸς ἔπεφνεν. »

A ce terme de l'échange, nous comprenons que Pénélope avait une stratégie ; Euryclée lui affirmait avec force qu'*Odusseus* était revenu. Qu'est-ce qui l'autorisait à l'affirmer ? Ce ne pouvait être le fait qu'il avait réussi à bander l'arc et à traverser les douze anneaux d'une flèche, ni, non plus, uniquement le fait qu'il était sorti vainqueur d'un combat contre les prétendants. Au moment de lui laver les jambes, elle l'avait reconnu à sa cicatrice, au sommet de la cuisse. Alors elle était sur le point de lui crier le nom : « *Odusseus* », mais celui-ci lui avait, en quelque sorte, « enlevé le morceau » (= le mot) dans la gorge (ἀλλὰ με κείνος ἴφελὼν ἐπὶ μάστακα χερσὶν) ; il l'avait empêchée d'articuler le moindre mot en lui serrant la gorge. Voilà donc que le nom qui avait alors été retenu, lui échappe !

Il fallait que Pénélope obtienne par la médiation de la vieille nourrice l'aveu du nom qu'elle n'avait pas réussi à obtenir, directement, de son mari. D'où l'expression de son incrédulité et l'ironie moqueuse de l'explication qu'elle suggérait : ce que la nourrice lui

raconte, il a tué tous les prétendants, ce ne peut être que l'œuvre d'un dieu ! « C'est Ulysse, rétorque la vieille femme ! La preuve ? Je l'ai reconnu hier à sa cicatrice ! Je ne t'en ai rien dit parce qu'il a retenu dans la gorge mon cri ! C'est qu'il avait à l'esprit, de tirer de ma reconnaissance, un bien meilleur profit ! » Voilà ce qu'elle voulait savoir.

A quel gain pensait Ulysse sous son déguisement ? Evidemment à l'obtention de son arc d'élection royale, qu'il ne pouvait obtenir que comme substitut de son nom, puisque c'était le seul moyen de garantir une victoire, d'abord sur Antinoos, puis sur tout le groupe des prétendants.

Retournement ironique : en vérité, tout le gain est à l'avantage de l'épouse, de la Conseillère. C'est ce que l'on peut déduire de sa mystérieuse réponse à la vieille nourrice :

« μαῖα φίλη χαλεπὸν σε θεῶν αἰφειγενετάων
δήνεά φέρρυσθαι* μάλα περ πολύφιδριν ἔοῦσαν·
ἀλλ' ἔμπης ἴομεν μεγαρόνδε περ ἰόφρα φίδωμαι
ἄνδρας μνηστῆρας τεθνηφότας ἠδ' ἰὸς ἔπεφνεν. »

La difficulté de l'interprétation tient, apparemment, à l'emploi du verbe εἴρυσθαι (φέρρυσθαι). Heubeck (*Commentary...*, III, chant 23, aux vers 81-2), retient l'explication de Chantraine (*GH I*, p. 295, note) : (garder) « > surveiller > épier, d'où connaître, découvrir ». Fr. Bader [*Bulletin de la Société de Linguistique*, LXVI (1971), p. 139-211, spécialement, p. 146], dit Heubeck, « has established a firmer basis for this interpretation ». Le critique, pour expliquer l'emploi de la formule et justifier le sens de « connaître », renvoie à ce que disait Pénélope plus haut : la mort des prétendants est l'œuvre de justiciers divins. Elle dirait donc à la nourrice : « Il t'est difficile de connaître les pensées des dieux ». Voilà pourquoi elle commet une confusion et confond Ulysse avec un dieu. Or Pénélope parle, non de reconnaître un dieu, mais d'en reconnaître les pensées !

Une lecture ne peut être retenue, me semble-t-il, que si elle se déduit du sens « propre » d'un mot. Morphologiquement, toutes les formes que relève Chantraine, *GHI*, p. 294-5, ressortissent à une racine à laquelle le digamma doit être attaché de manière systématique : on lira donc **weru-* ; **wru-* / redoublement **wewru-* > *wejru-* ; la racine véhicule la notion de « tirer pour mettre à l'abri » (comportement de l'animal qui tire à soi une part de nourriture, puis s'éloigne pour la protéger), « retenir », d'où « garder secret » (se retenir de parler). Ce sens convient-il au contexte ? Avant même tout examen, conformément à la règle de la communication selon laquelle un locuteur, s'il respecte un contrat implicite de communication, pour être entendu, emploie un mot selon son sens propre, c'est-à-dire selon sa valeur symbolique de support d'un échange, nous pouvons répondre positivement à la question. Pénélope évoque une consigne du silence sur un nom qu'il est difficile de « retenir », de « tenir sous sa garde », dont il est difficile de refouler la formulation.

Le propos de Pénélope ne renvoie pas directement à l'allusion aux dieux, mais au nom que la nourrice vient de prononcer (« le mendiant, c'était *Odusseus* ») et à la preuve qu'elle en donne : elle a vu sa cicatrice ; Ulysse l'a empêchée de le lui dire *en retenant* la « bouchée » - le morceau, le mot – dans la gorge¹. J'ai proposé de considérer que le nom d'Euryclée était un mot composé à noyau verbal progressif, issu de la racine **ewru-* (« qui retient de... », « qui se garde de... ») et que le nom avait été inventé spécialement pour mettre en évidence l'élément le plus significatif de la scène de reconnaissance de la nourrice : son cri étranglé dans la gorge. C'est par l'usage du même verbe (φέρρυσθαι >

¹ Euryclée s'exprime de manière figurée : ἐλὼν ἐπὶ μάστακα χερσὶν / οὐκ εἶα εἰπεῖν (76-7). « (Celui-là) ne me permettait pas de parler m'ayant saisie des deux mains », mot à mot, « en les posant sur le morceau que je mâchais » (μάστακα), c'est-à-dire « m'empêchant de régurgiter tout le morceau », soit « le nom ».

φέρυσθαι), dont le sens en contexte est bien le sien, celui de « entièrement retenir », « tenir secret », que Pénélope répond à la nourrice, sans jamais la nommer, faisant un commentaire ironique de ce qu'elle vient de lui apprendre :

« Bonne mère ! Il t'était difficile, étant donné tout ce que tu sais, de mettre à l'abri / de retenir les instructions² des dieux immortels ! »

« Tu n'as pas su garder la consigne du silence jusqu'au bout, lui laisse-t-elle entendre, puisque tu viens de me dire ce qu'un « dieu » - c'est-à-dire celui qui a accompli l'œuvre d'un dieu – t'avait empêché de dire hier ! » L'ironie de la remarque rejaillit sur la cicatrice que la nourrice considère comme une preuve que l'homme revenu, c'est Ulysse : « Étant donné tout ce que tu sais (pour l'avoir vu), lui laisse entendre encore Pénélope, tu ne peux pas t'empêcher, maintenant, de parler et de déduire de ce que tu as vu, ce que tu sais ». « Le mendiant, c'était *Odusseus*. » « Es-tu bien sûr, lui suggère-t-elle, que ce que tu as vu t'autorise à construire sur lui un savoir ? C'est l'illusion de détenir une connaissance divine, de percevoir sans erreur sous l'apparence ce qui est, qui te fait parler. En vérité, si celui qui t'a empêché de parler était un homme, tu ne peux pas en déduire que c'était Ulysse. Simplement, pour toi, il y a juste de la probabilité que ce soit lui ! ». *En revanche, pour Pénélope, il ne peut plus y avoir aucun doute* : l'homme qui portait une cicatrice à la cuisse, qui a choisi délibérément la servante qui connaissait l'existence de cette cicatrice pour la lui découvrir parce qu'il savait qu'au moment où elle la verrait, il réussirait à contenir, avec un cri de surprise, le jaillissement de son nom, cet homme ne peut être qu'*Olutteus sous le masque d'Odusseus*, celui qui lui refusait obstinément son nom. La cicatrice ne joue son rôle de marque de reconnaissance qu'à ce moment-là où lui est superposé un aveu verbal, et cela, seulement pour Pénélope, dont la formule, pour l'auditeur, vaut sentence d'un juge : c'est un dieu – c'est Athéna – qui vient d'inspirer à Pénélope le détour qui lui a permis de savoir, avant l'ultime rencontre décisive, que l'homme revenu, c'est *Olutteus* s'avançant masqué.

Dans l'esprit de Pénélope, véritable logicienne de ce qui fait la preuve d'un témoignage avant Hérodote et Aristote, Eurycleé ne pouvait tirer un savoir de ce qu'elle avait vu que si celui qui l'avait « instruite » à se taire était ou bien un dieu, car seul un dieu peut inférer de ce qu'il voit un savoir, ou bien Ulysse. Pénélope, elle, sait désormais que c'est Ulysse non en raison de ce qu'elle a vu, mais en raison de ce que la nourrice *atteste verbalement* dans le moment présent : si elle ne s'est pas écriée « *Odusseus* », si elle a ravalé le morceau (de la cicatrice) lorsqu'elle a vu ce que Pénélope savait qu'elle devait voir, et qu'elle vient de lui avouer, c'est parce qu'elle en a été empêchée par quelqu'un qui savait qu'elle allait s'écrier ; ce ne pouvait être que par celui qui savait ce qu'Eurycleé savait et, ainsi, pouvait la prévenir de s'écrier. La nourrice la confirme dans ce qu'elle savait sans l'avoir vu. Pénélope tient son mari à ce que vient de lui dire la nourrice : « Je te dis que c'est *Odusseus*, puisque hier j'ai vu sa cicatrice, mais qu'il m'a retenu le morceau dans la gorge. » En outre, la métonymie employée par la nourrice, la femme qui donne la becquée, désigne, également par métonymie, *la cicatrice*, le *substitut d'un morceau de chair enlevé comme une bouchée* par $\sigma\upsilon\delta\acute{\omicron}\varsigma\ \acute{\omicron}\delta\acute{\omicron}\nu\tau\iota$, un coup de « dent de sanglier », ayant eu pour effet de déplacer le blessé du domaine du loup ($\acute{\omicron}\upsilon\lambda\acute{\eta}\nu$, $\tau\eta\acute{\nu}\ \pi\omicron\tau\acute{\epsilon}\dots$ ἤλασε $\lambda\epsilon\upsilon\kappa\acute{\omega}$... $\nu\tau\iota$ > $\acute{\omicron}\lambda\upsilon\tau$ -) vers celui du sanglier ($\sigma\upsilon\delta\acute{\omicron}\varsigma\ \acute{\omicron}\delta$ - > $\acute{\omicron}\delta\upsilon\sigma\sigma$ -). Comme inspirée, la nourrice a employé une métonymie qui est l'équivalent du nom *Odusseus* et en révèle une

² C'est ainsi (« instruction ») que je traduis $\delta\eta\acute{\nu}\epsilon\alpha$, à l'appui du sens de la famille verbale, $\delta\iota\text{-}\delta\acute{\alpha}\text{-}\sigma\kappa\epsilon\iota\nu$ / $\delta\alpha\text{-}\eta\nu\alpha\iota$: « instruire / être instruit ». Le sens de la racine en sanskrit pourrait justifier la traduction par « inspiration ». Si Eurycleé, empêchée par Ulysse, a pu contenir un cri, en revanche, il lui est difficile de retenir par devers elle une formule inspirée par un dieu. Il y a quelque chose qui ressemble à une inspiration dans ce qu'elle vient de dire, l'emploi de la métonymie $\mu\acute{\alpha}\sigma\tau\alpha\kappa\alpha$.

valeur essentielle : le refoulement du « loup » sous une cicatrice définitivement fermée, grâce à la médiation d'un animal guerrier *civilisable*. Euryclée, inconsciemment, comme inspirée et Pénélope, consciemment, viennent de procéder à une *historié*, à la « visibilisation » (φιστορίη) par attestation de la pertinence entre un signifiant et ses signifiés. Mais cet *Odusseus*, ce porteur de la marque du sanglier, cet « Olutteus » civilisé, laboureur, mangeur de graines, ce n'est pas celui qu'elle attend.

Elle sait désormais précisément comment elle rencontrera celui dont « il se pourrait qu'elle l'épouse ». Elle traquera le spécialiste des échappatoires, jamais à court de ressources pour se tirer d'un mauvais pas (*polutropos*). S'il se dérobe, ce sera tant pis pour lui.

Des commentateurs (voir également Heubeck, *ibidem*) se sont étonnés que Pénélope ne paraisse pas tenir compte de ce que la nourrice vient de lui apprendre et reste sceptique. En vérité, le problème est ailleurs : Pénélope savait que, sous le mendiant, se cachait son mari. Elle a donc feint d'ignorer qu'« Odusseus » était de retour et elle s'est amusée des certitudes de la nourrice. La cicatrice est bien celle de son époux, mais une cicatrice *n'était pas un signe de reconnaissance infallible* ; désormais, elle n'est pas *un signe de reconnaissance qui lui agrée*. Un sanglier comme substitut du loup ne lui suffit pas. Etant donné qu'Ulysse a tué tous les prétendants, elle préfère manifester son étonnement, moqueur : « Peuchère ! Celui qui a réussi un coup pareil, ce doit être au moins un dieu ! » Ce faisant, elle se moque en même temps de ce qu'elle suppose être l'état d'esprit de son mari à ce moment-là : « Il y a fort à parier qu'il se prend pour un dieu ! Moi et l'aède, nous allons, à lui et à l'auditoire, donner une leçon de modestie ! »

Il est temps d'y aller voir de près !

Ultime examen de passage.

Première partie : devant l'épouse

Ulysse, assis, appuyé à une colonne – supposons près du foyer – baisse les yeux quand Pénélope vient s'asseoir, à la lueur du feu, en face de lui, adossée au mur qui fait face au guerrier. Le face-à-face est ancien : il était celui d'Ulysse et d'Achille autrefois, lorsque le conseiller rusé affrontait le guerrier léonin. Elle regarde son mari, mais reste silencieuse : les vêtements de mendiant qu'il porte encore, qui pis est, souillés du sang d'un massacre, doivent empêcher la nouvelle venue de bien reconnaître ses traits. Ulysse suppose que c'est son accoutrement qui rend son épouse incertaine. Il n'a pas voulu en changer, supposant, peut-on penser, que ce serait le meilleur moyen pour l'impressionner. Sa « guerrièrité » laisse Pénélope de marbre ; elle ne laisse rien paraître de son dégoût. Mais ce n'est pas un tel homme qu'elle « pourrait suivre ».

Il faut donc changer de manœuvre séductrice. Ulysse invite ceux qui l'entourent à purifier le *mégaron*, chacun à mettre des vêtements de fête, à entonner des chants, afin de faire croire à l'extérieur que l'on célèbre un mariage. Lui-même, après s'être lavé et avoir revêtu des habits splendides, revient se placer en face de son épouse, en tenu d'épousé. Juste à l'instant, le guerrier sauvage, maintenant Ulysse le Beau.

Une ellipse de la narration suffit à laisser comprendre qu'elle n'a ni cillé, ni sourcillé. La deuxième manœuvre séductrice pour conquérir une épouse a également lamentablement échoué.

Ulysse engage alors un entretien, qui conduira jusqu'à la reconnaissance, avec la femme restée silencieuse en face de lui, lui faisant comprendre qu'il ne l'a pas encore persuadée de l'accueillir (23, 166-239) :

« Merveilleuse créature ! Les dieux qui ont les demeures de l'Olympe pour assise
Ont déposé en toi un cœur insensible plus qu'en toute femme qui allaite !

Aucune autre femme ne se serait tenue, d'un cœur aussi endurant,
A l'écart d'un mari qui, ayant subi le tourment de nombreux maux,
Serait revenu la vingtième année dans sa patrie.

Eh bien, allons, nourrice ! Etends pour moi une couche, afin que moi aussi
J'aie un lit (pour m'accueillir). Ah ! Quelle insensibilité glacée respire en elle ! »
Pénélope, qui ne se départait pas de son calme, lui dit de son côté :

« Merveilleuse créature ! Je ne le prends pas de haut, je ne dédaigne rien d'une
moisson,

Mais pas non plus n'admire plus qu'il ne faut ! Je me représente fort bien (lorsque je
te regarde) l'homme que tu étais

Lorsque tu as quitté Ithaque sur un navire à la longue rame !

Eh bien, allons, Euryclée ! Etends pour lui un lit bien agencé, insondable (πυκινὸν
λέχος³),

En dehors de la chambre aux solides étais : c'est lui-même qui l'a bâtie.

Là ! Place le lit bien agencé et insondable (εὐνήν) ; posez dessus des camouflages
De toisons, de manteaux, de morceaux d'étoffe aux couleurs éclatantes ! »

Ainsi dit-elle. Elle mettait son époux et maître à l'épreuve. Ulysse pour sa part
Accablé, dit à sa compagne d'embuscade qui l'avait mis sur la piste de ce qu'il avait à
dire de pertinent :

« Femme ! Quelle parole douloureuse tu as dite !

Qui a déplacé mon lit ! Cela aurait été difficile,

Même pour quelqu'un sûr de son coup, alors qu'un dieu, lui-même, s'il était venu à
son secours,

N'aurait pas réussi à le déplacer facilement, d'un acte de sa volonté.

Aucun mortel dans la verdeur de l'âge, ni même dans la pleine force de la jeunesse,
Ne l'aurait déplacé à l'aide de leviers, car dans le lit ouvragé

Une grande marque d'identification est solidement mortaisée. C'est moi qui l'ai faite,
seul !

A l'intérieur de l'enceinte avait crû un olivier touffu à la feuille lancéolée ;

Il poussait dru en hauteur et son fût avait l'épaisseur d'une colonne.

Je l'entourais d'une chambre que je bâtis, jusqu'au faîte,

De pierres appareillées et je l'ai couverte d'un toit,

Je plaçais les vantaux, exactement adaptés l'un à l'autre, d'une porte en bois plein.

Alors je coupais la frondaison de l'olivier aux feuilles lancéolées,

J'équarris le fût depuis la racine, le polissant soigneusement avec le bronze

Et je le dressai au cordeau ; j'en fis le pied d'un lit, que je forai de part en part ;

En commençant par lui, j'y attachai le cadre, que je polis moi-même jusqu'au bout,

Et que j'incrustai d'or, d'argent et d'ivoire.

Entre les montants, je tendis des lanières de cuir de bœuf teintes en rouge.

Telle est la marque de reconnaissance pour toi que je mets en lumière. Femme, le lit

Est-il fermement fixé à sa place pour moi ? Ou bien, un homme l'a-t-il désormais

Transporté ailleurs après avoir coupé le tronc de l'olivier ? Je ne parviens pas à m'en
faire une idée claire ! »

Ainsi dit-il ; ses genoux à elle flageolèrent, sa poitrine se vida de son sang ;

Lorsqu'elle eut reconnu les marques qu'*Odusseus* avait décrites sans aucune
ambiguïté.

En pleurs, elle se dirigea droit vers lui, enveloppa son cou

De ses bras, le baisa au front et lui dit :

³ L'aède met dans la bouche de Pénélope un langage à double entente ; il avertit l'auditeur d'un piège,
ironisant sur Ulysse, qui n'a rien compris du piège que lui tendait son épouse.

« *Odusseus* ! Ne gronde pas contre moi, car, pour le reste,
Il n'est pas d'homme mieux inspiré que toi. – Ce sont des dieux qui ont donné pour
compagnons les cris de douleur,
Eux qui ne nous ont pas concédés de jouir de notre jeunesse
Et d'atteindre le seuil de la vieillesse en restant l'un à côté de l'autre.
Et maintenant ne te mets pas en colère contre moi et ne te venge
Parce que je ne t'ai pas accueilli de cette façon d'emblée, dès que je t'ai reconnu.
Mon courage en ma poitrine à chaque fois
Frisonnait d'effroi à l'idée qu'un mortel, survenant, pouvait me tromper
Par ses discours. Ils sont nombreux à combiner l'acquisition de gains par fraude.
Hélène l'Argienne, née de Zeus, elle, pas plus que moi je ne l'ai fait,
Ne se serait unie et alliée à la couche d'un guerrier venu d'ailleurs
Si elle s'était représentée de quelle façon les Fils des Achéens, serviteurs d'Arès,
Devaient la reconduire chez elle dans sa patrie !
C'est une déesse qui l'incita jusqu'au bout à réaliser une œuvre répugnante.
Avant qu'elle n'en reçoive l'impulsion, son cœur était pur de cette folie
Funeste : c'est elle qui a été la première source de notre souffrance.
Mais désormais, depuis que tu as décrit de manière fort claire les marques de
reconnaissance
Du lit de notre embuscade, qu'aucun autre mortel jamais n'a vu,
Mais, à l'écart de tous, toi, moi et une seule suivante,
Hactoris (?), que mon père m'a donnée lorsque je suis venue ici,
- c'est elle qui tenait quiconque à l'écart des portes de notre chambre subtilement
combinée pour nous deux –
A mon cœur si difficile à persuader tu inspires confiance, purement et simplement. »
Ainsi dit-elle, elle suscita encore plus en lui le désir des pleurs;
Se tenant à sa compagne d'embuscade accordée à son courage, qui l'avait mis sur la
piste de ce qui lui était à propos de dire, il laissait éclater ses sanglots.
Comme la terre apparaît avec soulagement à des nageurs
Dont Poséidon a brisé le navire solidement bâti
En mer, fouetté par le vent, battu par la houle,
Et il en est peu qui ont échappé à la mer écumante pour trouver refuge
Sur la terre ferme en nageant, le corps couvert de sel,
Ils ont mis le pied sur la terre ferme avec un soulagement indicible : ils avaient trouvé
refuge contre le malheur,
C'est le même soulagement indicible qu'elle avait éprouvé en voyant son époux :
Elle ne se lassait pas d'enlacer son cou de ses deux bras.

Commentaire

Je ne reviendrai pas sur les argumentations de H. Kilb (1973, p. 109 sqq.) et d'H. Erbse (1972, p. 55 sqq.), qui défendent l'authenticité de toute la scène (sur la discussion, voir Heubeck, *Commentary...*, III. Télémaque, dans cette scène de reconnaissance, est évidemment un intrus ; quoi qu'il en soit, il s'y comporte envers sa mère comme un malotru).

Après s'être lavé, Ulysse revient dans le *mégaron* où Pénélope était restée assise. Etant donné qu'il s'est lavé de toute souillure et qu'il a de beaux vêtements, il pense que Pénélope ne peut pas ne pas reconnaître l'homme qui est revenu s'asseoir en face d'elle. Le silence de sa femme l'exaspère : il ne se contient plus. Quelle épouse serait capable de

se tenir à l'écart de son mari revenu après vingt ans d'absence (23, 169-170) ? Il se tourne vers la vieille nourrice et lui demande de préparer un lit pour lui, « ὄφρα καὶ αὐτὸς λέξομαι », lui dit-il, « afin que moi aussi j'aie un lit où m'étendre », et me tenir en embuscade. Ulysse a le sentiment que Pénélope lui tend un piège, mais il ne voit pas lequel.

Dans sa réponse, Pénélope avertit son mari de ne pas commettre lui-même une méprise sur son comportement à elle : elle n'est pas en train de le dédaigner, de le négliger comme le vanneur néglige la barbe de l'épi pour le grain⁴, mais elle ne se laisse pas non plus entraîner par un excès d'admiration ou d'étonnement (οὐδὲ λίην ἄγαμαι). « Elle voit bien – l'homme qu'elle a sous les yeux – tel qu'il était lorsqu'il a quitté Ithaque ». Elle reconnaît encore, sous les apparences qu'il se donne, l'homme qu'il était au moment de partir à la guerre.

Elle reconnaît bien dans l'homme qui est en sa présence celui qui l'a quittée pour aller à la guerre. Cette reconnaissance ne lui suffit pas⁵ ; il lui faut la marque d'une identification certaine *de la qualité* du mari qu'elle attend ; pour cela, elle fait croire que le lit qu'Ulysse a bâti et qu'il a fermement lié à une souche d'olivier, par mortaises et tenons, a été déplacé. Ulysse aussitôt réagit, piégé par la ruse de Pénélope. Le maître des retournements, dont le comportement est illustré par celui du renard (ἀλώπηξ), subit, de la part de « l'Oie-renarde », la fidèle gardienne du foyer, un ultime retournement qui lui interdit toute déroboade, le prend au piège de son nom, en vérité, le fixe, à l'avenir, à un sens inédit de son nom, le seul qui intéresse l'épouse.

Pénélope fait comprendre les raisons de son comportement (23, 209-230) :

- 209 « μή μοι Ὀδυσσεῦ σκύζου ἐπεὶ τὰ περ ἰάλλα μάλιστα
210 ἀνθρώπων πέπνυσο· θεοὶ δ' ὄπαζον ὄϊζόν
211 ἰοὶ νῶϊν ἀγάσαντο παρ' ἰαλλήλοισι μένοντε
212 ἰήβης ταρπῆναι καὶ γήραος ὄρδον ἰκέσθαι.
213 αὐτὰρ μή νῦν μοι τόδε χῶεο μηδὲ νεμέσσα
214 οὔνεκά σ' οὐ τὸ πρῶτον ἐπεὶ φίδον ὧδ' ἀγάπησα.
215 αἰφεὶ γάρ μοι θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν
216 ἐρρίγει μή τίς με βροτῶν ἀπάφοιτ' φεπέεσσιν

⁴ J'interprète à la lettre ἀθερίζω comme une métaphore : « je traite qqn comme de la balle, comme la barbe de l'épi » ; « je ne le recueille pas », je le laisse emporter par le vent, je laisse se diluer son lien à l'être.

⁵ F. Dingermont (2004, spécialement p. 20) accorde une grande importance au scepticisme de Pénélope devant la valeur de la cicatrice en tant que marque de reconnaissance de l'identité physique de son mari. Pénélope et Ulysse tireraient jouissance de la conscience d'une réalité mouvante sous laquelle il est vain de chercher quelque chose comme une identité ou « une » vérité. Pénélope, au chant 23, il est vrai, mais c'est faux au chant 19, repousse le moment de la reconnaissance d'Ulysse (j'ai montré que c'est Ulysse qui l'y a obligée). Dingermont en tire le commentaire suivant (p. 20) : « [...] : ne décèle-t-on pas aussi, par cet ajournement, l'insuffisance, pour Pénélope et pour Homère, de la reconnaissance comme principe directeur de l'épopée ? Le moment de vérité n'est pas central dans les préoccupations des héros ; en sophistes, ils privilégient le double sens des situations ambiguës. La question que se pose Pénélope n'est pas : qui est Ulysse, mais ce qu'il est devenu. C'est la part d'indétermination soulevée par une telle question qui rend vivante la relation entre les deux époux. » Dingermont dit quelque chose d'éminemment pertinent (Pénélope se demande ce que son époux *est devenu*, en effet), mais, d'une part, il semble le dire comme par hasard, d'autre part il escamote l'essentiel en tirant une conclusion abusive : la question n'affecte pas l'identité du mari d'une part d'indétermination « en soi et pour soi » - c'est Dingermont, qui, du coup, se révèle substantialiste de l'érection de la confusion des apparences en principe universel d'explication - ; l'ambiguïté d'un signe présuppose l'idée que quelque chose d'essentiel dans un individu peut changer – voilà qui était sans doute inouï au VI^e siècle en Grèce en tous les cas –, d'une part, et que, d'autre part, cette transformation est *identifiable et connaissable* ou « reconnaissable » au sens où son identification implique un processus de « réflexion » - exprimé par le redoublement en grec, γι-γνώσκειν – qui en évalue le contenu. Après que son mari lui a rappelé l'identité singulière du lit de leurs épousailles, Pénélope sait *qui elle vient de reconduire chez lui et à lui-même*.

217 ἐλθόν· πολλοὶ γὰρ κακὰ κέρδεα βουλευούσιν.
 218 [οὐδέ κεν Ἀργεῖη Ἑλένη Διφὸς ἐκγεγαυῖα
 219 ἀνδρὶ παρ' ἰαλλοδαπῶ ἐμίγη φιλότῃτι καὶ εὐνῇ
 220 εἰ φεῖδει ἰὸ μιν αὐτίς ἀρήϊοι νῆες Ἀχαιῶν
 221 ἀξέμεναι φοῖκόνδε φίλην ἐς πατρίδ' ἔμελλον.
 222 τὴν δ' ἦ τοι φρέξαι θεὸς ὄρορεν φέργον ἀφεικῆς·
 223 τὴν δ' φάτην οὐ πρόσθεν ἴεω ἐγκάθετο θυμῶ
 224 λυγρὴν ἐξ ἧς πρῶτα καὶ ἡμέας ἵκετο πένθος.] 218-224 condamnés par Aristarque
 225 νῦν δ' ἐπεὶ ἤδη σήματ' ἀριφραδέα κατέλεξας
 226 εὐνῆς ἡμετέρης τὴν οὐ βροτὸς ἰάλλος ὀπώπει
 227 ἀλλ' οἴφοι σύ τ' ἰεγὼ τε καὶ ἀμφίπολος μία μούνη
 228 Ἀκτορίς ἰήν μοι δῶκε πατὴρ ἔτι δεῦρο κιούση
 229 ἰὴ νῶϊν εἴρυτο θύρας πυκινῶ θαλάμοιο
 230 πείθεις δὴ μου θυμὸν ἀπηνέα περ μάλ' ἔόντα. »

209 : « - Ne gronde pas contre moi, Ulysse (μή μοι, Ὀδυσσεῦ, σκύζευ), puisque, entre autres choses, tu t'es montré perspicace comme il en est peu parmi les hommes. »

Μή σκύζευ. Le verbe est assez rare pour que nous nous interroguions sur ce qui motive son emploi dans la bouche de Pénélope. L'occurrence est unique dans l'*Odyssée* : un renvoi à l'*Illiade*, où il en existe sept occurrences, mais nulle part ailleurs dans les textes de la période archaïque, est probable. Je ne retiendrai que les occurrences qui ont un rapport avec Achille, omettant celles où sont en cause Athéna et Héra, furieuses contre Zeus parce qu'il leur interdit d'intervenir sur le champ de bataille *bien que leur statut leur accorde une telle prérogative*. Même les dieux grondent quand un autre dieu ose toucher à leur « os ». Même les dieux, lésés, s'encanaillent.

Illiade, 9, 198 (arrivée des hérauts précédant les « ambassadeurs » dans le camp d'Achille) : « vous arrivez, leur dit Achille, en tant que *philoï*, sous ma tente à moi σκυζομένῳ περ, « quoique je (sois comme un chien près de son os) qui gronde » contre quiconque oserait s'approcher. En tout allié qui s'approche, Achille, devenu paranoïde, voit un agresseur potentiel venu lui enlever un bien, une marque de sa compétence et de son honneur.

9, 370 : Achille incite à « gronder » contre les « rois » qui tenteraient d'enlever une part d'honneur aux guerriers. A ses yeux, une troupe est une meute.

24, 113 / 134 : Zeus invite Thétis à aller auprès de son fils pour lui expliquer que, étant donné la façon dont il fait du cadavre d'Hector sa proie, ce sont les dieux, et lui-même plus que tous les autres, qui menacent de s'avancer contre lui « en grondant ». Retournement contre l'émeutier de son propre comportement.

Le contexte d'emploi du verbe est clairement défini : « gronde » celui qui pense qu'il a été gravement lésé d'une part d'honneur liée à son rang et à ses compétences, celui qu'une atteinte à son honneur a ensauvagé. Selon la lecture que j'ai proposée de l'*Illiade*, Achille attendait de Zeus qu'il satisfasse à sa demande : la place du « roi qui décide en dernière instance » doit lui revenir. Pour parvenir à ses fins, il s'est approprié le cadavre d'Hector, substitut symbolique de son « os », qu'il maltraitera aussi longtemps qu'il n'aura pas obtenu la proie au lieu de son ombre. Par l'intermédiaire de Thétis, Zeus fait comprendre au fils de déesse que, s'il maintient son exigence et s'il ne remet pas le cadavre à qui viendra le chercher dans son camp, ce sont les dieux qui lui enlèveront sa proie. Par-là, Zeus fait comprendre à Achille que sa demande est illégitime. La place du roi n'est pas celle du guerrier.

« Ne gronde pas contre moi », dit Pénélope à Ulysse ; ne te comporte pas comme Achille ; ne t'obstine pas à réclamer de moi ce que je ne t'accorderai pas, de t'accueillir

en vainqueur d'une épreuve *qui t'autoriserait à réclamer un statut royal*. La marque de ta valeur, ce n'est pas un emblème de roi guerrier, c'est l'olivier⁶. » C'est un *therapōn* de Poséidon qui avait quitté, vingt ans plus tôt, son épouse ; elle était déterminée à n'accueillir qu'un *therapōn* d'Athéna, *qu'elle attendait*. Jamais, pendant vingt ans, elle ne s'est laissé griser par les prestiges guerriers ou royaux. Antinoos et Eurymaque, et tout autre grand seigneur, l'ont laissée de marbre.

Pénélope juxtapose le verbe qui évoque la colère sauvage de l'animal au nom de son mari : Ὀδυσσεῦ, σκύζευ. Les deux mots forment *désormais* un oxymore. Substituons aux écritures -σσ- / -ζ- les phonèmes dont elles sont une notation possible, /kj/, d'une part, /dzj/ d'autre part. Nous pouvons donc lire : *o-dukj-eu / s-kudj-eu* ; il apparaît que les deux mots sont images en miroir l'un de l'autre (*-duk-j- / -kud-j-*). La signifiant, *o-dukj-*, *figure* l'idée d'une inversion de l'amertume de la colère, la liquidation de la *mēnis* achilléenne. J'ai mis en rapport le nom d'Ulysse avec l'idée de « conducteur », soit également celle d'*arkhōn*, « prince » sans titre royal. Le contexte présent invite à dégager du nom une autre valeur. Entre *dulcis* latin et *glukus* grec, « on est tenté d'établir un rapport » (Ernout-Meillet, *DELL*, s. *dulcis*).

Supposons, dans le cas de cette famille, un phénomène mis en évidence par le linguiste espagnol, Garcia Ramon, un renforcement de la palatale initiale (/j/ dite yod) par la dentale /d/ : **jw-l-k* > *dju-l-* > *d'u-l-*, puis par effacement de la palatisation > *dul-k-* en latin. L'identité de sens entre δίδυμος et latin « gemellum » invite à faire l'hypothèse que la palatale pouvait être renforcée, vers l'avant, par /d/, vers l'arrière par /g/, de telle sorte que **jm-* évolue vers **g^jem-* (latin) ou vers **dim*. Ainsi, on posera *jw-l-k*, d'où en latin *djul-k-* > *dul-k-*, en grec *gjul-k-* > *gjul-k-* > *gul-k-*, puis par métathèse de phonèmes, *gluk-* ; *oduk-j-* pourrait se rapprocher de *dul-k-* > *l-duk-* vocalisé *o-duk-*. Cela signifie que les aèdes auraient gardé le souvenir de l'équivalence *dulk / gluk-*.

Pénélope continue :

[μή μοι Ὀδυσσεῦ σκύζου] ἐπεὶ τὰ περ ἰάλλα μάλιστα
 ἀνθρώπων πέπνυσο· θεοὶ δ' ὄπαζον οἴζυν
 ἰοὶ νῶϊν ἀγάσαντο παρ' ἰαλλήλοισι μένοντε
 ἰήβης ταρπῆναι καὶ γήραος ὄφδὸν ἰκέσθαι.
 αὐτὰρ μὴ νῦν μοι τόδε χῶεο μηδὲ νεμέσσα
 οὔνεκά σ' οὐ τὸ πρῶτον ἐπεὶ ρίδον ὦδ' ἀγάπησα.
 αἰφεὶ γὰρ μοι θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν
 ἐρρίγει μὴ τίς με βροτῶν ἀπάφοιτ' ἑπέεσσιν
 ἐλθῶν· πολλοὶ γὰρ κακὰ κέρδεα βουλευούσιν

ἐπεὶ τὰ περ ἰάλλα μάλιστα / ἀνθρώπων πέπνυσο : Car, entre autres choses, au plus haut point parmi les êtres humains, πέπνυσο. Je retiens l'explication qui rattache ce verbe à une racine qui a donné, en russe, un verbe signifiant « chercher à discerner quelque chose dans un fouillis ». Ulysse est particulièrement perspicace : dans une situation embarrassante, il saisit l'essentiel. Il n'est pas impossible que Pénélope se montre ici ironique : certes, Ulysse s'est montré perspicace, mais il lui a fallu du temps pour comprendre là où son épouse voulait le conduire !

αὐτὰρ μὴ νῦν μοι τόδε χῶεο μηδὲ νεμέσσα / οὔνεκά σ' οὐ τὸ πρῶτον ἐπεὶ ρίδον ὦδ' ἀγάπησα : « Ne te laisse pas bouleverser par la colère et ne cherche pas à te venger si je ne t'ai pas accueilli comme je le fais maintenant dès le premier moment où, te voyant, je t'ai identifié ». Il est donc clair que Pénélope a « identifié » son mari bien avant le moment présent, où elle « le prend sous sa haute protection », mais, nous pourrions également

⁶ Sur les valeurs mythiques de l'olivier, voir M. Detienne (1970).

comprendre, « où elle l'a accueilli en hôte qu'elle prend désormais sous sa protection ». S'il y a un remariage, le rite ne se déroule pas tout à fait selon les règles : c'est ici l'époux qui est accueilli dans la demeure de l'épousée ; c'est lui qui vient de se défaire de ce qui voilait son identité. Il entre dans un monde où c'est l'épouse qui assume la protection de toute la maisonnée.

Qu'il ne se remplit pas de colère. D'abord, si elle est restée sur ses gardes aussi longtemps qu'elle ne détenait pas un signe certain de l'identité du revenant, c'est qu'elle savait qu'elle pouvait être la victime d'un usurpateur d'identité, et d'abord de son mari lui-même. (La mention d'Hélène est hors de propos).

Elle peut conclure :

- 225 νῦν δ' ἐπεὶ ἤδη σήματ' ἀριφραδέα κατέλεξας
226 εὐνήσ ἡμετέρης τὴν οὐ βροτὸς ἰάλλος ὀπάπει
227 [ἀλλ' οἴφοι σύ τ' ἰεγὼ τε καὶ ἀμφίπολος μία μούνη
228 Ἀκτορίς ἰὴν μοι δῶκε πατὴρ ἔτι δεῦρο κιούση
229 ἰὴ νῶϊν εἴρυτο θύρας πυκινῶ θανάμοιο]
230 πείθεις δὴ μου θυμὸν ἀπηνέα περ μάλ' ἔόντα. »
231 ἰὼς φάτο τῷ δ' ἔτι μᾶλλον ὑφ' ἡμερον ὤρσε γόφοιο·
232 κλαῖε δ' ἔχων ἄλοχον θυμαρέα κεδνὰ φιδυῖαν.

« - Eh bien, maintenant que tu as décrit sans aucune ambiguïté les signes de reconnaissance de notre couche, qu'aucun autre mortel, à aucun moment, n'a jamais vue [...], tu rends confiant (πείθεις) mon cœur, pourtant si difficile à persuader.

Ainsi dit-elle, elle accrut en lui le désir de se lamenter. Il pleurait, se tenant à / allant le même cap que son épouse accordée à son cœur, qui lui faisait voir tant de justesse dans ses propos et dans ses actes. »

κεδνὰ φιδυῖαν : L'étymologie de κεδνός est mal assurée. Je suggère une métathèse phonétique *ken-d- > ked-n- ; l'adjectif appartiendrait à la famille étymologique de *censeo* latin (sur le sens, voir Ernout-Meillet, *DELL*, s. *censeo*) ; une femme κεδνὰ ἰδυῖα, serait, selon cette explication, une femme qui, dans ses paroles et dans ses actes, « fait voir » beaucoup d'à-propos. La formule serait donc un commentaire de ce que Pénélope vient de dire et de faire, à quoi Ulysse ne peut que donner son assentiment, en dépit qu'il en ait : comme l'étaient les pleurs de Pénélope, la nuit précédente, ses propres pleurs sont ambivalents. Ils expriment la joie d'être enfin arrivé au terme de ses errances, et le regret de la royauté à laquelle il lui faut renoncer.

Nous aurons encore à le constater : il ne s'est pas encore résigné à la perte de son colifichet.

Quelle était donc la fonction de l'épreuve de l'arc ? Narrative, sans doute : elle était le moyen indispensable pour donner à Ulysse, invisiblement, une arme. Mais, à travers ce don, c'était son mari que Pénélope soumettait à une épreuve ; il lui importait de tester les qualités humaines de celui qui était parti vingt ans plus tôt. La leçon finale de l'*Odyssée*, c'est d'abord l'épouse qui la donne à entendre, avant que le père ne le fasse à son tour : « S'il te plaît, cesse de montrer les dents et d'entretenir la haine, μὴ ὀδύσσευ. Ne te trompe pas sur le sens de ton nom. Ne te trompe pas non plus sur ce qui a rendu possible ton retour. Tu n'es pas revenu pour occuper la position de l'unique, entretenant ainsi l'envie et la rivalité. Renoue l'alliance que j'ai dû te remémorer avec l'olivier. Epouse la cause d'Athéna, la tisserande de la *philia*. Alors 'les fruits passeront la promesse des fleurs' ».

Ce qui importait à Pénélope, ce n'est pas le signe de reconnaissance d'une identité, c'est de savoir *quelle sorte d'homme* son mari était devenu. L'homme qui est parti vingt ans plus tôt, elle ne l'a pas oublié : il ressemblait à celui pour qui il se donnait un peu plus

tôt, couvert du sang du combat, meurtrier, d'abord, bellâtre ensuite se pavanant en beaux habits (à la façon d'un grand seigneur). Cet homme, lui explique-t-elle, elle le connaît bien. Ce n'est pas celui qu'elle attend ; qu'il reprenne donc son lit, mais ailleurs que là où il était ; ce n'est pas celui qu'elle « épousera ». Heureusement pour Ulysse : il n'a pas oublié qu'en Ithaque est restée une part secrète de lui-même, que seule connaissait sa jeune épouse ; avant d'avoir cédé aux sirènes de la guerre, il avait noué une alliance avec l'olivier, l'arbre d'Athéna. Ses racines sont du côté de la fécondité, pas de la guerre qui fait et défait les rois.

Detienne (1970, p. 13) écrivait : « Toutes ces images mythiques (les songes qui annoncent la naissance d'un roi : Méléagre, Oreste, Astyage) soulignent la solidarité qui lie le personnage royal à l'arbre porteur de fruits, en particulier à la vigne et à l'olivier. Pour toute une tradition qui le qualifie comme objet précieux, *agalma*, l'arbre fruitier est un signe de pouvoir... ». Cette conception d'un lien de solidarité entre le « roi » et « l'arbre fruitier » est-elle antérieure à l'*Odyssée* ? Et ne serait-elle pas déjà une dégradation de celle qui s'exprime dans l'*Odyssée* par l'intermédiaire de Pénélope et, nous le verrons bientôt, par celui de Laërte : le « maître des fruits » n'est pas 'roi' ? Il est un guide ou plus précisément un pilote de navire. Il gouverne. On notera que le songe de royauté pour l'enfant qui va naître, dans le mythe, (Méléagre, Oreste) s'avère trompeur (Méléagre ni Oreste ne deviendront rois). Certes, Cyrus étendra, conformément à une signification possible du rêve de sa mère, son empire sur toute l'Asie. Mais il est déjà étrange que le symbole en soit l'extension des sarments d'un cep de vigne sur toute la surface de la terre. Parmi les rêves de royauté associée à un arbre fruitier, le plus étrange est celui que mentionne Hérodote (7, 19) dans la série des trois songes de Xerxès au moment où le grand roi prend la décision de l'expédition contre la Grèce : « Tandis que Xerxès en était aux préparatifs de l'expédition, il eut après cela une troisième vision dans son sommeil ; après en avoir entendu le récit, les mages jugèrent que la vision inclinait dans le sens de l'asservissement de toute la terre et de tous les hommes. Voici quelle était la vision : Xerxès s'y distinguait porteur d'une couronne faite d'une pousse d'olivier ; les rameaux de l'olivier couvraient toute la terre, puis il lui parut que la couronne posée sur la tête disparaissait. Quand les mages eurent interprété la vision de cette façon, aussitôt tous les seigneurs perses rassemblés chevauchèrent vers leur satrapie et s'empressèrent de s'attacher à ce qui leur avait été dit, chacun voulant obtenir pour lui les dons qui avaient été promis... »

Il en va du statut prémonitoire du songe de Xerxès, que les mages ont interprété dans le sens d'une conquête de la terre habitée, comme de l'oracle de Delphes rapporté à Crésus : en attaquant les Perses, le roi des Lydiens mettrait fin à un grand empire, le sien. Le songe de Xerxès annonçait la naissance d'un grand empire à la suite de l'invasion de la Grèce : non celui des Perses, mais celui des Athéniens désignés sous l'image de la couronne d'olivier. L'arbre, en conséquence de la victoire sur mer de Salamine, dont les Athéniens ont été le principal agent, est devenu un symbole, non de la royauté, mais d'un empire. Or l'importance de la flotte athénienne dans les années 480 a dépendu de la politique de Thémistocle, politique qui revenait à transformer la flotte marchande en flotte de guerre. L'âge d'or de la politique athénienne, et européenne, de production des fruits n'aura duré que le temps d'un cycle lunisolaire.